



Delphine de Vigan dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



J'ai la chance aussi de vivre de l'écriture parce que je vends des livres.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

DELPHINE DE VIGAN : Bonjour Jérôme.

JÉRÔME COLIN : Vous allez bien ?

DELPHINE DE VIGAN : Ça va. Et vous ?

JÉRÔME COLIN : Dites-moi, vous allez où ?

DELPHINE DE VIGAN : Je vais à la Gare du Midi.

JÉRÔME COLIN : A la Gare du Midi. C'est parti.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

FERMETURE DES PORTES

DELPHINE DE VIGAN : Y'a de la musique dans le taxi.

JÉRÔME COLIN : Taxi musical ici, vous savez.

DELPHINE DE VIGAN : Très bien.

JÉRÔME COLIN : On y va. La Gare du Midi. Ça tombe bien, je sais où c'est, vous avez de la chance. Journée de promotion ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui. Fin de journée de promotion.

JÉRÔME COLIN : Il vaut mieux une fin de journée de promotion qu'un début de journée de promotion.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, on a le sentiment d'un accomplissement.

JÉRÔME COLIN : C'est important de vendre des livres ?

DELPHINE DE VIGAN : C'est important d'être lu. Evidemment oui, on écrit quand même pour ça. Donc on est content de savoir que des lecteurs nous attendent parfois. J'ai la chance d'avoir des lecteurs qui m'attendent aujourd'hui, je crois, qui me suivent de livres en livres, qui éprouvent le besoin de revenir en arrière quand ils découvrent mon travail. Vendre bien sûr on en a besoin pour vivre, on ne peut pas le nier. J'ai la chance aussi de vivre de l'écriture parce que je vends des livres. Parce que mon éditeur vend des livres.

JÉRÔME COLIN : Ça a été quoi le point de basculement chez vous vers le grand succès ? Vers le succès plus massif.

C'est « Rien ne s'oppose à la nuit ».

DELPHINE DE VIGAN : « Rien ne s'oppose à la nuit » c'est oui, un succès plus large mais déjà mes précédents romans, « No et moi », « Les heures souterraines », pour tout vous dire je me trouvais déjà tout à fait comblée et je me disais déjà à cette époque, si ça dure comme ça c'est super. « Rien ne s'oppose à la nuit » c'est presque un accident parce qu'un succès de ce type c'est toujours plus ou moins un malentendu. Normalement ça n'arrive qu'une fois si ça arrive dans une vie d'auteur. Et j'ai eu la chance que ça m'arrive deux fois puisque le succès s'est reproduit avec « D'après une histoire vraie », mais pas les mêmes lecteurs.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

DELPHINE DE VIGAN : Ce ne sont pas les mêmes je pense.

JÉRÔME COLIN : Ah bon ?

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez Bruxelles ?

DELPHINE DE VIGAN : Assez mal.

JÉRÔME COLIN : Très bien, je peux vous arnaquer un peu.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, vous pouvez me dire n'importe quoi.

JÉRÔME COLIN : Ça s'appelle la Route de Shanghai. C'est comme ça qu'on appelle ça ici. C'est quand le taximan vous arnaque ça s'appelle la Route de Shanghai.

DELPHINE DE VIGAN : Ah, la Route de Shanghai, ça dit bien ce que ça veut dire. A Paris vous ne pouvez pas me faire prendre la Route de Shanghai. Mais ici sans aucun problème.

JÉRÔME COLIN : Ça tombe bien.

DELPHINE DE VIGAN : Vous voulez me dire qu'on va faire quelques détours avant d'arriver à la gare alors.

JÉRÔME COLIN : C'est très probable. Vous avez vendu 1 million de livres de « Rien ne s'oppose à la nuit », j'aurais moins de culpabilité à vous arnaquer vous. En fait le succès, c'est comme disait l'autre, la chose la plus importante dans le succès c'est le droit qu'on a de quoi continuer ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui c'est vrai. Ça compte beaucoup. Parce que le succès c'est évidemment un confort matériel, financier, qui offre avant tout une grande liberté. En tout cas pour moi c'est d'abord une liberté de création, de faire ce que j'ai envie de faire, d'être là où j'ai envie d'être. Je ne suis pas obligée d'écrire. Aujourd'hui j'ai cette chance de ne pas être forcément obligée de produire un roman par an ou tous les deux ans. De prendre mon temps si j'en ai besoin. Ça n'a pas de prix, c'est extrêmement précieux. Le succès... j'ai longtemps écrit tout en



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

travaillant, en menant de front une vie de cadre plus ou moins dynamique et d'usagère des transports en commun, et en tout cas j'essayais d'écrire. Avoir le confort d'écrire à la lumière du jour, d'écrire à mon rythme, c'est génial.

JÉRÔME COLIN : Vos quatre premiers romans vous les avez écrits alors que vous étiez encore employée d'un institut de sondages.

DELPHINE DE VIGAN : Voilà. Je travaillais dans une société d'études qui effectivement utilisait les techniques entre autre du sondage et, pour ma part, dans l'observation sociale, ce qu'on appelle l'observation sociale en entreprise, ce sont des enquêtes qui sont faites auprès du personnel de grandes entreprises pour mesurer d'une part leur adhésion, leur compréhension des objectifs de l'entreprise, leur satisfaction, leur bien-être au travail, ou pas.

JÉRÔME COLIN : Tout un programme.

DELPHINE DE VIGAN : Tout un programme, un travail très intéressant.

JÉRÔME COLIN : Le bien-être des écrivains, c'est quelque chose qui existe ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui mais je ne sais pas si on peut généraliser. Il faudrait faire une enquête peut-être.

JÉRÔME COLIN : Mais vous êtes plus heureuse depuis que vous écrivez ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui, sans doute. Je suis plus heureuse depuis que j'ai vraiment le temps d'écrire mais c'est un ensemble de choses, ce n'est pas seulement l'écriture. Ce n'est pas l'écriture forcément qui m'a apporté ça. C'est grandir, c'est vieillir, c'est voir mes enfants grandir, c'est tout ça. Pour moi la tendance va quand même vers une forme d'apaisement et d'épanouissement. La tendance générale on va dire.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas mal.

DELPHINE DE VIGAN : L'écriture fait partie du tableau bien sûr, cette liberté que j'évoquais tout à l'heure, mais ce n'est pas la seule raison. J'évoquais tout à l'heure les rencontres de la vie, l'amour, voir grandir ses enfants, essayer de les accompagner le mieux possible dans l'âge adulte. Tout ça me plait beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Et vieillir comme vous dites, c'est quelque chose qui vous plait.

DELPHINE DE VIGAN : Non, alors là ce serait malhonnête de vous dire ça. Je m'en dispenserais volontiers. Si j'avais pu rester bloquée vers 40 ans ça aurait été très bien. Au moins physiquement. Malheureusement je n'ai pas encore trouvé la solution.

JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas la seule.

DELPHINE DE VIGAN : Ceci étant je ne me plains pas. Je suis en bonne santé, j'ai la chance d'aimer, d'être aimée, j'ai des amis très fidèles, auxquels je tiens beaucoup, des enfants qui vont bien, qui sont en bonne santé.

Je me souviens avoir entendu toute mon enfance, et mon adolescence : il faudra écrire sur cette famille.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes née à Boulogne Billancourt.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, alors un peu par hasard, enfin par hasard, j'imagine qu'il y avait une maternité suffisamment attractive pour que mes parents viennent du 13^{ème} Arrondissement donner naissance à leur enfant. Oui il y a une clinique là-bas dans laquelle je suis née.

JÉRÔME COLIN : Le gynéco ne se déplaçait pas...

DELPHINE DE VIGAN : J'habitais le 13^{ème} Arrondissement et j'ai passé mes premières années dans le 13^{ème} Arrondissement de Paris.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes de quel genre de famille, Delphine ?

DELPHINE DE VIGAN : A quel niveau ? Socialement parlant ?

JÉRÔME COLIN : Pas que.

DELPHINE DE VIGAN : Pas que... Comment vous dire ? C'est un mélange. J'ai le sentiment quand même d'être un peu au carrefour de différentes choses. Une famille plutôt bourgeoise du côté de mon père, une bourgeoise ouverte, me semble-t-il assez ouverte. Et du côté de ma mère, une famille... alors mon grand-père était d'un milieu plus populaire, il venait du Nord, ma grand-mère venait d'une famille assez bourgeoise et la rencontre des deux a



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

donné lieu à une famille très bohème, assez atypique je pense, pour l'époque. J'avais dit dans « Rien ne s'oppose à la nuit » c'est des bobos avant la lettre. Il y a quelque chose de ça. Un côté très... je ne sais pas comment qualifier ça, très ouvert, très progressiste par certains côtés, pas du tout d'ailleurs par d'autres. En tout cas il y a une espèce de vent un peu de folie qui a traversé cette famille. C'était une famille originale. C'est peut-être le mot qui la qualifie le mieux. Parce que je me souviens avoir entendu toute mon enfance, et mon adolescence : il faudra écrire sur cette famille.

JÉRÔME COLIN : Ils ont été récompensés.

DELPHINE DE VIGAN : Oui. Les pauvres. C'est la réunion de deux personnalités très fortes surtout en fait. Celle de ma grand-mère et celle de mon grand-père très différents l'un de l'autre, mais deux personnalités vraiment très marquantes, très fortes.

JÉRÔME COLIN : Qui vont avoir beaucoup d'enfants. 9 enfants.

DELPHINE DE VIGAN : Oui ils ont eu 9 enfants.

JÉRÔME COLIN : Ce n'était pas banal mais c'était plus fréquent à l'époque.

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Mais ce qu'il y a là c'est dingue, vous le dites, c'est qu'il y a une histoire sur le suicide dans cette famille, qui est assez incroyable, parce que c'est 3 de ces 9 enfants qui vont se suicider.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, une famille qui a été marquée par différents drames. Par la mort accidentelle d'abord d'un garçon, très jeune. Je pense que la mort d'un enfant dans une fratrie c'est quelque chose qui peut faire tout basculer. Ensuite en effet il y a eu la mort d'un autre enfant quelques années plus tard, on ne sait pas exactement si c'est un suicide mais ça ressemble à ça, en tout cas il y a quelque chose de cet ordre-là, et ensuite le suicide d'un troisième enfant plus tard.

La mort s'est rapprochée de manière assez significative de moi le jour où j'ai découvert ma mère morte.

JÉRÔME COLIN : Vous la sentez la mort autour de vous ? Dans vos gènes ?

DELPHINE DE VIGAN : Dans mes gènes non mais je pense qu'une histoire familiale comme celle-là laisse des traces. Il y a quelque chose qui se transmet. Ce n'est pas génétique mais ça se transmet par l'histoire. C'est d'ailleurs une des raisons probablement qui m'a incitée à écrire ce livre. La volonté de détourner la malédiction, d'essayer de dire les choses, d'ouvrir un peu la boîte noire pour que toute cette souffrance s'en échappe et pour tenter moi-même de ne pas la transmettre à mes enfants. C'est la peur en fait. Oui ça laisse des traces, je pense que ça n'a rien de génétique mais ça laisse des traces, que l'histoire familiale d'ailleurs de mes grands-parents mais probablement des générations au-dessus d'eux, c'est valable du côté de mon père aussi, impacte de manière souvent mystérieuse, souterraine, les générations d'après.

JÉRÔME COLIN : Vous avez une angoisse malade de la mort ?

DELPHINE DE VIGAN : Non. Je ne peux pas dire une angoisse malade. Sans aucun doute la mort s'est rapprochée de manière assez significative de moi le jour où j'ai découvert ma mère morte. Je pense que c'est vraiment un tournant. Ma perception de la mort n'est plus du tout la même.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

DELPHINE DE VIGAN : Si vous voulez c'est évidemment la brutalité de ce moment, allé chez elle et je ne pensais pas la trouver morte, donc ça je n'ai pas besoin de vous faire un dessin, c'est la première fois que j'ai vu quelqu'un de mort, ça m'est arrivé depuis mais là c'est la première fois que j'ai vu quelqu'un de mort, et puis on le dit souvent et je l'expérimente moi-même, que perdre ses parents c'est à un moment donné avoir le sentiment de se retrouver un peu en première ligne, il y a une logique de génération, mon père est encore vivant, heureusement, mais il y a une logique de génération qui se met en route. La mort c'est quelque chose aujourd'hui de moins abstrait pour moi mais je ne peux pas dire que j'ai peur de la mort, il y a d'autres choses qui me font plus peur que ça.

JÉRÔME COLIN : Comme ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

DELPHINE DE VIGAN : Comme tout parent je pense j'ai peur pour mes enfants, j'ai envie qu'ils soient heureux, j'ai envie qu'ils trouvent leur chemin, je n'ai pas envie qu'ils se perdent en route, qu'ils souffrent. Malheureusement on ne peut pas éviter...

JÉRÔME COLIN : Vous avez trouvé la baguette magique pour ça ?

DELPHINE DE VIGAN : Non.

JÉRÔME COLIN : Non plus, merde...moi qui me disait qu'elle allait me servir à quelque chose...

DELPHINE DE VIGAN : J'aimerais dire que j'en ai plusieurs dans le coffre.

JÉRÔME COLIN : Si on l'avait celle-là on s'en servirait.

DELPHINE DE VIGAN : Oui c'est sûr et en même temps probablement que les enfants doivent aussi faire leurs propres expériences, et rencontrer leurs propres chagrins pour grandir. En tant que parents on a cette illusion un peu folle de vouloir tout leur épargner.

JÉRÔME COLIN : Rencontrer son chagrin pour grandir et pas autre chose mais je pense que vous avez raison, il faut rencontrer son chagrin. Probablement.

DELPHINE DE VIGAN : Ou pas, je ne sais pas, malheureusement on peut difficilement agir là-dessus.

A toutes les périodes de ma vie, même par la suite, pré-adolescente, adolescente, j'ai des très bons souvenirs.

JÉRÔME COLIN : Vous avez des bons souvenirs de votre petite enfance ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui j'ai des très bons souvenirs, des souvenirs moins bons mais oui, j'ai des bons souvenirs.

Du jardin d'enfants par exemple où j'allais dans le 13^{ème}. J'ai des souvenirs très joyeux aussi, ensuite j'ai habité en banlieue, à Yerres dans l'Essonne, à une trentaine de kilomètres de Paris, là j'ai des très bons souvenirs. Pour moi c'est une espèce d'âge d'or, une période un peu d'inconscience en fait, d'insouciance, qui d'ailleurs est liée probablement à l'époque parce que c'est les années 70 et que mon enfance est très marquée par ça, et en même temps qui est liée au fait qu'à cette époque ma mère n'était pas encore malade, la maladie n'était pas encore déclarée, on était très libre, aujourd'hui ce serait difficile d'imaginer une telle liberté chez des enfants, on passait beaucoup de temps dans la rue, dehors, il y avait des bandes d'enfants des cités à côté de là où je vivais, il y avait des résidences, on était tous dehors, on se retrouvait, on jouait dans la rue, on jouait dans les caves, ce sont des très bons souvenirs.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est effectivement fini pour un bout de temps je pense, malheureusement.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, cette vie extérieure est...

JÉRÔME COLIN : Vous, la vie change en fait quand vos parents divorcent, j'imagine...

DELPHINE DE VIGAN : Mes parents avaient divorcé avant ça. Mes parents ont divorcé quand j'avais 5 ans. Ces années dont je vous parle c'est après le divorce de mes parents.

JÉRÔME COLIN : Vous vivez avec votre sœur chez votre maman.

DELPHINE DE VIGAN : Voilà. En banlieue. On voyait mon père régulièrement qui venait nous chercher, nous emmenait en week-end. Pour tout vous dire, à toutes les périodes de ma vie, même par la suite, pré-adolescente, adolescente, j'ai des très bons souvenirs. Des souvenirs de moments très joyeux.

JÉRÔME COLIN : On n'écrit pas les livres avec des bons souvenirs.

DELPHINE DE VIGAN : Oh si, bien sûr, ils entrent en compte dans le processus. On a besoin de ça aussi. Bien sûr. Pas seulement. On n'écrit pas d'ailleurs les livres avec des mauvais souvenirs non plus. C'est plus compliqué que ça.

A 12 ans j'ai commencé à écrire.

JÉRÔME COLIN : Vous vous souvenez, quand votre maman est tombée malade, après vous avez tellement travaillé sur cette question évidemment dans ce livre, « Rien ne s'oppose à la nuit », mais vous vous souvenez de cette petite



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

filles-là ? Qui se rend compte que la vie change. Qui doit retourner en Normandie chez son père, qui va s'inquiéter évidemment.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, l'inquiétude a précédé ça je pense, elle a précédé pour moi le déclenchement de la maladie, l'inquiétude c'est peut-être d'ailleurs le mot qui caractérise le mieux tout d'un coup l'entrée d'autre chose dans l'insouciance, ce qui n'empêche pas d'ailleurs une forme d'insouciance parce que je crois qu'on reste un enfant malgré tout mais dans les années qui ont précédé la première hospitalisation de ma mère, oui, j'ai souvenir d'avoir vu entrer l'inquiétude dans ma vie, je suis resté quelqu'un d'inquiet, je suis quelqu'un d'assez anxieux et je pense que l'enfance, l'adolescence qui ont été les miennes, n'y sont pas totalement étrangères.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est incroyable c'est qu'avec la naissance de l'inquiétude naît aussi l'écriture chez vous, c'est à peu près à ce moment-là de votre vie que vous avez commencé à écrire un journal.

DELPHINE DE VIGAN : C'est vrai. A 12 ans j'ai commencé à écrire. Peut-être qu'effectivement c'est lié à l'inquiétude. Je ne me suis jamais formulée comme ça mais en tout cas c'est indéniablement lié au sentiment de ne plus être vraiment en mesure de décrypter le monde qui m'entoure. Ça naît du besoin à un moment donné de tenter de mettre des mots sur quelque chose dont j'ai l'intuition confuse mais tenace que ça me dépasse, que ça se passe au-delà de ce que je peux vraiment concevoir. Donc à partir de ce moment, oui, j'ai commencé je crois à percevoir, comme tous les enfants, assez intensément, assez fortement la souffrance de ma mère, son désarroi, sa dérive, et évidemment ça génère de l'inquiétude.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est impressionnant par contre c'est que ce journal commence quand vous avez 12 ans, mais ne va s'arrêter que quand vous en avez 29, c'est-à-dire que vous allez faire durer ce journal beaucoup plus que la moyenne des jeunes filles. Jusqu'au moment où vous allez être maman à votre tour.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, ce journal ça a été vraiment pour moi un outil de construction, de connaissance de moi-même, indéniablement, d'exploration du monde alentour, essayer de comprendre, essayer de mettre des mots sur ce qui se passe autour. Ça a été le cas plus tard quand j'ai vécu chez mon père. Essayer de nommer l'indicible, d'explorer le réel. Et puis un outil vraiment de construction, à la fois de construction et d'exploration que j'ai poursuivi au-delà, même quand je suis entrée dans l'âge adulte. A mesure que j'ai grandi ce journal s'est ouvert sur le monde. C'est-à-dire qu'il était moins autocentré. C'est vrai que quand on est adolescent on a cette tendance à s'auto-inspecter, à s'auto-analyser, et puis j'ai commencé à écrire d'autres choses, à écrire aussi sur des films que je pouvais voir, des livres que je pouvais lire, des impressions, des émotions, des questionnements... Et sous cette forme-là ce journal je l'ai tenu jusqu'à la naissance de ma fille et je l'ai arrêté par manque de temps. Je le regrette aujourd'hui parce qu'aujourd'hui quand je me retourne j'aimerais bien avoir ce cahier...

JÉRÔME COLIN : Il y a du détail là-dedans que nous avons oublié évidemment.

DELPHINE DE VIGAN : C'est ça qui est fascinant. C'est notre capacité à oublier le détail et en même temps elle est sans doute salutaire. Il faut faire le tri dans tout ça.

JÉRÔME COLIN : Déjà comme ça on n'y voit pas très clair. Mais alors si on avait les détails...

DELPHINE DE VIGAN : Et en même temps, de temps en temps, parce que bien sûr il ne s'agit pas de relire tous les deux jours ni de dormir avec, mais de temps en temps ce n'est pas mal de... je l'ai fait justement pour écrire, de me replonger dans des journaux qui correspondaient à des périodes qui m'intéressaient dans le travail d'écriture, j'étais sidérée de me rendre compte... parce qu'en plus j'aimais bien raconter avec force détails pour le coup, je relate dans ces journaux intimes des conversations de famille, des scènes entières que j'ai entièrement oubliées.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue parce que cette jeune fille qui écrit et pour qui ça a l'air si important, pourtant vous allez faire des études qui n'ont rien à voir avec ça et vous vous lancez dans une vie professionnelle qui n'a rien à voir avec ça, c'est-à-dire que l'idée un jour d'écrire pour les autres n'est pas née quand vous aviez 17 ans.

DELPHINE DE VIGAN : Non pas à ce moment-là en fait. L'écriture, encore une fois, qui n'est pas une écriture romanesque, qui n'est pas une écriture destinée à être lue, je serais horrifiée à l'idée que ces trucs-là soient publiés,



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

l'écriture faisait vraiment partie intégrante de ma vie, mais je n'ai pas du tout souvenir de m'être projetée à ce moment-là comme écrivain, je pense que c'était quelque chose de tout à fait inaccessible en fait, un peu sacré et tout à fait inaccessible, et par ailleurs j'avais un besoin très fort d'entrer dans la vie active, de me confronter au réel, après une entrée dans l'âge adulte un peu compliquée...

JÉRÔME COLIN : Que vous avez d'ailleurs expliquée dans un livre.

DELPHINE DE VIGAN : Que j'ai raconté dans un livre qui est romancé.

JÉRÔME COLIN : Le tout premier.

DELPHINE DE VIGAN : Qui s'appelle « Jours sans faim ». Qui porte une part de roman et de fiction mais qui effectivement est quand même inspiré de mon histoire. J'avais besoin d'être prise dans le mouvement, j'avais besoin de travailler, pour moi l'entreprise a été un lieu vraiment de réparation, d'épanouissement, dans un premier temps, le fait simplement qu'on vous attende tous les jours au même endroit et d'être obligée d'y aller.

JÉRÔME COLIN : C'est structurant.

DELPHINE DE VIGAN : C'est hyper structurant, j'avais vraiment besoin de ça. J'avais besoin de construire un socle assez solide je crois avant d'envisager d'une manière ou d'une autre une autre forme d'écriture.

Aujourd'hui j'ai l'impression d'être vraiment exactement là où je devais être.

JÉRÔME COLIN : Quand est-ce que vous percevez ? Quand est-ce que vous vous dites, malgré le fait qu'effectivement la littérature ce soit quelque chose de sacré, je vais y aller.

DELPHINE DE VIGAN : Je ne me suis même pas dit ça comme ça. Quand ma fille est née j'ai arrêté ce journal, je travaillais à temps partiel, ce que j'ai fait d'ailleurs tout le temps où j'ai travaillé pour être plus présente auprès de mes enfants, mais malgré ça, malgré le travail à temps partiel, je n'arrivais pas à trouver cette écriture quotidienne. Voilà, j'ai arrêté. Et peut-être que j'étais arrivée au bout, en tout cas à ce moment-là pour cette forme. Et quelques mois plus tard, m'est venue l'idée d'écrire un roman mais je ne saurais pas vous dire comment ça m'est venu. En plus c'est un peu loin maintenant. Quel a été le déclic, quelle mouche m'a piquée, quelle idée... En tout cas je me suis clairement dit je vais écrire un manuscrit que j'enverrai par la poste. Je vais raconter une histoire. Donc j'ai consacré quelques semaines à l'écriture d'un texte que j'ai envoyé en effet à une petite dizaine d'éditeurs dans l'espoir qu'il soit publié. Il ne l'a pas été celui-là d'ailleurs. C'est un texte que j'ai toujours, qui m'a valu des encouragements dans certains cas très chaleureux et très précis de la part de certains éditeurs, plus au-delà de la lettre type qu'on reçoit, que j'ai reçue aussi d'autres éditeurs, qu'on reçoit souvent dans ces cas-là, et donc ensuite j'ai écrit « Jours sans faim », très vite, que j'ai envoyé aux éditeurs qui m'avaient encouragée, et là j'ai eu plusieurs propositions de publication.

JÉRÔME COLIN : Vous croyez qu'il y a des évidences dans la vie ? Vous êtes là où vous deviez être ?

DELPHINE DE VIGAN : Il y a des moments oui. Il faut peut-être ne pas rater les embranchements. Oui aujourd'hui j'ai l'impression d'être vraiment exactement là où je devais être.

JÉRÔME COLIN : Vous vous rendez compte que c'est un privilège de dire ça dans la vie ?

DELPHINE DE VIGAN : Oh oui. Evidemment. Il ne se passe pas une journée sans que je me le formule pour tout vous dire. Le privilège que j'ai aujourd'hui de vivre de l'écriture, à mon rythme, oui sincèrement il n'y a pas une journée où je ne me fais pas cette remarque. Je m'en félicite. J'ai beaucoup de chance.

JÉRÔME COLIN : Vous avez quoi comme passion dans la vie à part ça ?

DELPHINE DE VIGAN : Vous ne faites pas les commentaires ?

JÉRÔME COLIN : Les commentaires sur quoi ?

DELPHINE DE VIGAN : Sur la ville.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Vous voulez que je vous fasse des commentaires sur la ville ? Vous avez une délicieuse place avec un petit étang à votre gauche, et un drapeau vert-blanc-rouge à votre droite.

DELPHINE DE VIGAN : Très bien.

JÉRÔME COLIN : Ça va s'arrêter là. Il y a une jeune dame là à votre droite et un vélo. Je ne saurais même pas vous dire dans quel quartier on est. Sauf que c'est écrit théoriquement donc je peux vous aider. On est sur le Square Marie-Louise.

DELPHINE DE VIGAN : Très bien.

JÉRÔME COLIN : C'est très joli d'ailleurs ces vieilles maisons.

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est beau hein.

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est les pauvres qui habitent là. Ils sont là. On les parque là. C'est très joli ici.

DELPHINE DE VIGAN : Oui. C'est très beau.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, il faut que je vous fasse écouter quelque chose, évidemment j'ai oublié. Ecoutez.

PORTRAIT

J'ai appris à me tenir le plus loin possible de la violence.

JÉRÔME COLIN : C'est moi qui ai oublié de mettre ça au début.

DELPHINE DE VIGAN : D'accord. Mais la violence de mon enfance, ce n'est pas comme ça que j'en parle en fait. La violence de mon enfance auprès de ma mère bipolaire, c'est infiniment plus compliqué, plus nuancé... Non ce n'est pas ça. Ce n'est pas seulement ça. Mon enfance ce n'est pas seulement ma mère bipolaire. Oui ça fait partie de mon enfance.

JÉRÔME COLIN : La violence c'est un des grands thèmes quand même.

DELPHINE DE VIGAN : Oui. De mon travail.

JÉRÔME COLIN : De votre travail... Ici dans le dernier roman, « Les loyautés », c'est un thème central évidemment, la violence, notamment, des adultes sur les enfants, même si ce n'est pas une violence physique évidente, même s'il y en a, vous vous débrouillez comment dans la vie avec la violence ?

DELPHINE DE VIGAN : Comment je me débrouille... J'essaie de l'éviter autant que possible. En tant que romancière, ce qui m'intéresse c'est les violences invisibles, silencieuses. Je sais pourquoi ça m'intéresse, c'est parce que ça m'a touchée à différents moments de ma vie. J'essaie d'approcher ça dans mon travail d'écrivain, de le décrire. Mais aujourd'hui à titre personnel j'ai envie de vous dire que j'ai appris à me tenir le plus loin possible de la violence. Et j'essaie de ne pas la reproduire. Je pense qu'on est toujours à s'interroger soi-même. J'abrite une forme de violence en moi comme tout le monde probablement. Et comme chaque adulte il y a des moments où je suis confrontée... où j'ai besoin d'exprimer, de métaboliser ma violence d'une manière qui ne nuise pas aux autres. C'est notre lot à tous.

JÉRÔME COLIN : Vous essayez de traverser la vie sans blesser personne ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui ça fait partie des choses qui m'importent. Je ne dis pas que j'y arrive parce que c'est probablement impossible mais en tout cas ça fait partie des choses auxquelles je pense souvent. C'est vrai que je n'aime pas blesser les gens. Je suis mal à l'aise avec ça. Je m'en rends compte dans les relations avec les autres, les relations entre les autres, et aussi auxquelles je peux assister, toute forme de violence j'y suis extrêmement sensible, je suis très réfractaire à ça. Je n'aime pas assister à ça. Je n'aime pas être spectatrice de l'ironie, de la violence, du mépris, de la condescendance... Je suis très perméable en fait à tout ça. Ça me met mal à l'aise.

JÉRÔME COLIN : Une chance pour vous sinon à mon avis vous n'auriez pas fait le métier que vous faites.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

DELPHINE DE VIGAN : Oui. Alors cette hyper sensibilité qui est la mienne, dont on me parle parfois, cette hyper perméabilité d'une certaine manière ça a été longtemps un handicap en fait, quand j'étais petite fille, peut-être encore plus quand j'étais adolescente, je me sentais très gênée par ça, très empêchée de plein de choses, et aujourd'hui je considère plutôt que c'est... j'espère en avoir fait surtout une force. Parce que c'est très précieux aussi parfois de sentir comme ça des choses qui peuvent être sous-jacentes, qui peuvent être velléitaires.

JÉRÔME COLIN : Che Guevara disait : il faut devenir dur sans se départir de sa tendresse.

DELPHINE DE VIGAN : Ce n'est pas facile hein.

JÉRÔME COLIN : C'est un petit peu ça. Ce serait ça la bonne équation. Je ne pense pas qu'il y soit arrivé lui-même d'ailleurs. Mais je trouvais l'équation assez intéressante.

Je pense que beaucoup de femmes ont envie de mener ce combat avec les hommes, pas contre eux.

JÉRÔME COLIN : La violence dont on a beaucoup parlé cette année c'est la violence des hommes, la domination masculine. Est-ce que vous l'expérimentez chaque semaine, cette violence masculine ?

DELPHINE DE VIGAN : Chaque semaine c'est beaucoup dire. Ça dépend sous quelle forme. Elle structure notre société la domination masculine, à plein d'endroits. Elle s'est totalement fondue dans le décor. Elle nous paraît normale. C'est celle-ci d'ailleurs sur laquelle il faut qu'on travaille et qu'on fasse évoluer les choses. La domination masculine est visible dans l'entreprise, dans l'inégalité des salaires, dans l'inégalité des promotions professionnelles, et j'en passe. Celles-là je ne peux pas vous dire que moi elles me heurtent aujourd'hui dans la vie que je mène, j'en suis finalement assez protégée. Néanmoins ça existe.

JÉRÔME COLIN : Et la violence de l'homme ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui j'y ai été confrontée, comme toutes les femmes. Simplement des attitudes déplacées, sexistes, ou des agressions plus ou moins graves, je connais peu de femmes qui... enfin je crois même que je n'en connais pas qui n'ont jamais rencontré ça à un moment ou à un autre de leur vie. Que ce soit dans le métro, dans la rue, dans leur vie professionnelle... et tout d'un coup j'ai l'impression qu'avec cette histoire, cette affaire et toutes ses ramifications, peut-être que le tournant... d'ailleurs le plus important c'est que les hommes se sont rendus compte de l'ampleur et pour beaucoup avec beaucoup de bonne foi. Dire ben non en fait on ne se rendait pas compte, on n'imaginait pas que ça pouvait faire partie de la vie quotidienne d'une femme, cette manière d'être sur ses gardes, de se méfier... Pour les jeunes filles aujourd'hui, moi maintenant j'ai un peu passé l'âge d'être...

JÉRÔME COLIN : Mais enfin.

DELPHINE DE VIGAN : Si, ce n'est pas pareil. Mais je le vois à travers ma fille. J'ai une fille de 22 ans. C'est une très belle jeune femme, il suffit de marcher avec elle dans la rue pour se dire qu'il y a encore du boulot.

JÉRÔME COLIN : Vous avez envie de mettre des claques des fois ?

DELPHINE DE VIGAN : Ça a pu m'arriver. Il n'y a pas si longtemps j'étais dans le métro, en face d'une jeune fille, pas directement en face mais un peu plus loin, vous voyez comme c'est dans le métro, une ravissante jeune fille, vraiment toute jeune, je ne voyais pas l'homme qui lui faisait face, qui par définition me tournait le dos, et j'ai vu dans son visage à elle qu'il se passait quelque chose. Je l'ai vue littéralement se décomposer. Et je l'ai vue pétrifiée. Incapable de... en sidération... et j'ai vraiment eu cette intuition, je suis allée voir le type, qui était tout simplement en train de se branler devant elle, moi j'ai l'âge que j'ai, j'ai dit au gars dégage, casse-toi... Malheureusement je pense qu'il y a beaucoup de jeunes filles à qui ça peut arriver. Ça peut paraître un truc exceptionnel mais non, ça n'est pas exceptionnel. C'est peut-être ça aussi la vraie prise de conscience, c'est toutes ces agressions plus ou moins graves, et pour certaines qui peuvent avoir un impact très grave quoi qu'on en dise. C'est cette prise de conscience je crois de la part des hommes est importante. Elle va nous aider. Elle peut apporter beaucoup en fait. Parce qu'au fond ce combat-là on doit le mener ensemble.

JÉRÔME COLIN : Evidemment, et ça c'est mal parti par contre. Dans le débat actuel on voit surtout des femmes qui s'opposent à d'autres femmes alors qu'à priori elles subissent des violences communes.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

DELPHINE DE VIGAN : Oui, c'est dommage. Mais je pense que tout ça c'est un peu amplifié et déformé par les réseaux sociaux. Je ne suis pas sûre que ce soit la réalité au fond. Oui il y a eu cette tribune un peu maladroite écrite par certaines femmes qui ensuite pour certaines ont tenu des propos qu'on n'a pas besoin de commenter, mais bien sûr que les femmes doivent se rassembler, être solidaires. Je ne suis pas sûr qu'elles soient si divisées au fond sur ces sujets. Internet est une espèce de caisse de résonance amplificatrice. Ça a le mérite d'exister d'ailleurs dans certains cas, parce que du coup ça donne de l'écho à des choses qu'on n'entendait pas, ou qu'on ne voulait pas entendre, ou qu'on ne voulait pas voir, mais avec tous les excès que ça comporte. Et ces polémiques parfois elles enflent, elles sont en plus relayées, sur-relayées par les médias et je ne suis pas sûre que ça traduise cette opposition, que ça traduise vraiment l'état d'esprit de la majorité des femmes qui ont plutôt envie de saisir ce moment, d'en faire un moment historique, pour que les choses changent et je pense que beaucoup de femmes ont envie de mener ce combat avec les hommes, pas contre eux.

JÉRÔME COLIN : C'était intéressant pour nous d'être pointés du doigt.

DELPHINE DE VIGAN : J'ai été frappée d'entendre vraiment beaucoup d'hommes dans les médias avec des propos vraiment très justes et oui c'est intéressant se rendre compte de ça. Même en discutant avec des amis de se rendre à quel point ils n'avaient pas idée de ça.

Le couple c'est une association de malfaiteurs.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est intéressant chez vous, vous avez traité de l'adolescence, c'était « No et moi » qui avait été adapté au cinéma par Zabou Breitman, le monde de l'entreprise dans « Les heures souterraines » qui avait aussi été adapté par Philippe Harel à la télévision, il y a une chose finalement qui est souvent centrale dans le roman qui est l'amour, l'histoire d'amour entre un homme et une femme, finalement on a l'impression que ça, de manière romanesque c'est quelque chose qui vous intéresse moins.

DELPHINE DE VIGAN : Ah non. Je l'ai traité.

JÉRÔME COLIN : Oui vous l'avez traité...

DELPHINE DE VIGAN : Non ça ne m'intéresse pas moins. C'est vrai que dans mes livres les plus récents c'est peut-être passé un peu au second plan mais je l'ai traité dans « Les jolis garçons » par exemple, trois rencontres amoureuses dans la vie d'une femme à trois âges différents, là sur des tonalités différentes, une première rencontre... et puis les autres qui sont plus légères, Je l'ai traité dans « Un soir de décembre », les rencontres amoureuses aussi à travers le regard d'un homme, c'est mon seul livre dont le personnage est un homme. « Les heures souterraines » il est aussi question beaucoup d'amour puisqu'il y a le personnage de Thibaut qui commence la journée en quittant la femme qu'il aime mais qui ne l'aime pas, il prend conscience tout d'un coup qu'il se trouve dans une impasse, il reprend d'ailleurs l'expression d'un ami qui lui dit il faut arracher la perfusion. Il s'arrache le cœur mais quitte cette femme. Il est beaucoup question d'amour.

JÉRÔME COLIN : Mais c'est vrai que récemment ça vous a moins intéressée.

DELPHINE DE VIGAN : Oui parce que j'ai traité d'autres choses. Je ne dis pas que je n'y reviendrai pas. C'est quand même un grand thème romanesque.

JÉRÔME COLIN : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : Vous avez une très belle phrase sur le couple dans « Les loyautés », vous dites le couple c'est une association de malfaiteurs. J'ai beaucoup aimé.

DELPHINE DE VIGAN : On m'en parle parfois de cette phrase. Elle doit faire écho pour certains. Oui, cette idée que chaque couple construit sa propre mythologie. Au même titre qu'au fond quand on raconte notre histoire on la réécrit toujours. On a besoin de ça, on a besoin de raconter notre histoire de manière à tenir debout, à se regarder dans le miroir. C'est pareil pour un couple. Il y a une histoire commune qui se construit peu à peu. Je trouve ça assez joli cette idée...

JÉRÔME COLIN : Qu'on soit une association de malfaiteurs ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

DELPHINE DE VIGAN : Non mais de construire une histoire de couple, on raconte comment on s'est rencontré...

JÉRÔME COLIN : Qu'on crée une planète ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui, on a décidé ça. Pourquoi on part en vacances à tel endroit, à quel moment on a décidé de faire un enfant, comment ça s'est passé, ce jour où on a été pris dans la tempête...

JÉRÔME COLIN : On se met d'accord sur cette mythologie-là.

DELPHINE DE VIGAN : Voilà, on se met d'accord et petit à petit l'histoire se construit et même le jour où il y a un des deux qui en rajoute des kilos et des caisses en parlant à des amis l'autre se rend complice bien sûr et ne va pas lui dire mais non chéri tu en rajoutes, tu dis n'importe quoi. C'est d'autres fonctionnements de couple.

JÉRÔME COLIN : On se met d'accord sur l'histoire.

DELPHINE DE VIGAN : On se met d'accord sur l'histoire, on devient un peu complice l'un de l'autre. Là évidemment pour Cécile, le personnage des « Loyautés » qui vient de découvrir la part d'ombre de son mari, pour elle se pose la question de la complicité et de jusqu'où elle peut être complice de cet homme, en se taisant, en ne disant rien. D'où l'association de malfaiteurs.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes heureuse en amour ?

DELPHINE DE VIGAN : Très.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Comment on fait ?

DELPHINE DE VIGAN : Je n'ai pas la recette.

JÉRÔME COLIN : Je blague hein. Moi aussi bien sûr. Parce que vous le dites avec une telle évidence ! Moi j'aurais quand même pris 3 secondes de réflexion.

DELPHINE DE VIGAN : Non, je suis très heureuse. Le plus compliqué c'est que ça dure. Mais j'ai eu de la chance en amour, j'ai eu une très belle première histoire d'amour avec le père de mes enfants, 14 ans de vie commune...

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ça s'arrête les très belles histoires d'amour ?

DELPHINE DE VIGAN : Parce qu'on se rencontre trop jeunes je pense. En tout cas c'est ce que je me dis si je me retourne sur cette histoire. On a grandi ensemble, on s'est construit ensemble, puis à un moment donné parfois les chemins sont moins faciles à faire coïncider. Mais c'est quelqu'un que j'aime encore d'une autre manière en fait. Voilà, aujourd'hui je vis une deuxième très belle histoire et grande histoire d'amour. C'est beaucoup de chance dans une vie.

JÉRÔME COLIN : En vivre deux ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas mal déjà. C'est le plus important vous croyez ?

DELPHINE DE VIGAN : C'est très important. J'aurais du mal à hiérarchiser tout ça parce que ça n'a pas vraiment de sens. L'important c'est de trouver son équilibre.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi c'est important ? Pourquoi c'est à ce point important de vivre de belles histoires d'amour ? Pourquoi on a dû écrire autant de romans sur ça, pourquoi effectivement quand on est blessé à cet endroit-là on croit mourir ?

DELPHINE DE VIGAN : Sans doute que ça a quelque chose à voir avec l'enfance. Souvent notre manière d'appréhender nos histoires amoureuses, ce besoin parfois insatiable d'être aimé, ça a un rapport avec ça. On a besoin d'être aimé, on a besoin d'aimer, on a besoin de construire, et en même temps chacun de nous est différent, on ne va pas rechercher la même chose. Mais quand même il me semble que beaucoup d'entre nous avons besoin d'histoires d'amour.

JÉRÔME COLIN : Je vous le confirme.

Je ne le dis pas. C'est secret. Je l'appelle mon gros livre.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Quand vous avez fini un livre vous savez à peu près déjà ce dont va parler le prochain ?

DELPHINE DE VIGAN : Souvent oui.

JÉRÔME COLIN : Souvent oui ?

DELPHINE DE VIGAN : Souvent oui. Quelque chose se met déjà en route quand je termine le texte. C'est parfois juste un petit grain de sable, quelque chose vraiment qui est très fragile, qui est en germe. Mais souvent j'ai déjà une idée. Au-delà de ça j'ai un ou deux romans de fond que je trimballe, des idées de romans que j'ai depuis longtemps...

JÉRÔME COLIN : Dont vous ne vous êtes pas lassée.

DELPHINE DE VIGAN : Non mais que je n'ai jamais non plus réussi à prendre à bras le corps en fait. Il y en a un en particulier autour duquel je tourne depuis longtemps et à chaque fois je me pose la question est-ce que c'est maintenant ou pas, je ne me sens pas encore vraiment armée, ou peut-être que c'est simplement parce que je n'ai pas trouvé le bon angle d'attaque, et puis je pars sur autre chose.

JÉRÔME COLIN : Il parle de quoi ?

DELPHINE DE VIGAN : Je ne le dis pas. C'est secret. Je l'appelle mon gros livre.

JÉRÔME COLIN : Celui qui vous résiste.

DELPHINE DE VIGAN : Oui il me résiste. C'est sûr. Là j'ai l'idée de deux autres romans un peu complémentaires on va dire, aux « Loyautés ». Si je vais vers ça, deux textes assez courts aussi. Qui seraient un peu comme des contrepoints.

JÉRÔME COLIN : De ce qui se passe dans celui-ci.

DELPHINE DE VIGAN : Voilà. Plus exactement qui exploreraient des choses finalement assez semblables. C'est-à-dire ces lois souterraines qui nous traversent, qui nous habitent et qui nous guident.

JÉRÔME COLIN : Qui nous font faire des choses.

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Le pire et le meilleur d'ailleurs.

DELPHINE DE VIGAN : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Pour nous même et les autres.

DELPHINE DE VIGAN : Tout à fait.

Mon fils se moque de moi parce que souvent je finis un roman et je dis oh ils sont forts ces Ricains.

JÉRÔME COLIN : Vous lisez beaucoup ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui. J'ai toujours un livre en cours.

JÉRÔME COLIN : C'est qui par exemple vos auteurs préférés ?

DELPHINE DE VIGAN : Il y en a beaucoup. Beaucoup et des très différents. Je lis pas mal de littérature contemporaine française. J'aime bien me tenir au courant, voir ce que font les autres, c'est intéressant. J'aime bien cette idée que les textes communiquent entre eux, se répondent parfois, qu'il y a des choses...

JÉRÔME COLIN : Dans l'air du temps.

DELPHINE DE VIGAN : Dans l'air du temps. Dans la forme aussi. Dans la manière d'aborder, d'appréhender les choses. Certains auteurs ouvrent des portes dans lesquelles d'autres s'engouffrent, qui vont aller plus loin. J'aime bien. Je crois beaucoup à ça. Je lis aussi beaucoup de littérature américaine, anglaise. Des auteurs que j'aime bien suivre. Je pense à Laura Kasischke par exemple. James Salter, qui est mort dernièrement mais qui est un auteur que j'ai beaucoup lu. De temps en temps je reviens à de la littérature classique.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qu'ils ont de différent à votre avis les Américains, les auteurs américains ?

DELPHINE DE VIGAN : C'est difficile de définir ça...et en même temps il y a quelque chose.

JÉRÔME COLIN : C'est assez difficile à définir et quand vous avez lu une demi page c'est d'une évidence absolument criante.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

DELPHINE DE VIGAN : Pourquoi ? Oui. Mon fils se moque de moi parce que souvent je finis un roman et je dis oh ils sont forts ces Ricains.

JÉRÔME COLIN : Et c'est vrai hein.

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : On ne va pas se le cacher. Quand on lit la littérature américaine et la littérature américaine des années 60, 70, 80...ou contemporaine...

DELPHINE DE VIGAN : Oui, bien sûr c'est formidable. Il y a des auteurs français quand même qui ont cette envergure, qui ont se souffle.

JÉRÔME COLIN : Lesquels ?

DELPHINE DE VIGAN : Il y a quelque chose de culturel peut-être.

JÉRÔME COLIN : Lesquels, en France ?

DELPHINE DE VIGAN : En France je pense à, dans des genres très différents, Emmanuel Carrère, il y a une envergure. Dans un tout autre genre Véronique Ovaldé, elle a exploré une dimension romanesque un peu différente, qui dans certains cas s'apparente plutôt aux romans sud-américains par exemple. Je ne sais pas très bien l'expliquer. En même temps la littérature américaine ça ne veut pas dire grand-chose, au fond il y a des romanciers qui sont très différents. Si on prend par exemple Laura Kasischke, Stephen King, James Salter, Richard Powers, un autre auteur que j'aime énormément, ce sont des univers différents. Peut-être une liberté, une manière de ne pas se regarder écrire, que je retrouve par exemple chez Virginie Despentes dans « Vernon Subutex ». Pour moi l'énergie incroyable de ce roman c'est au-delà de la galerie de personnages fantastiques qu'elle met en scène et qu'elle fait vivre, il y a cette liberté-là, cette manière de ne pas se regarder écrire.

Dans la vie sincèrement je suis assez rock'n'roll !

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'il y a une partie de vous qui se dit des fois que vous aimeriez être plus rock'n'roll que vous ne l'êtes ?

DELPHINE DE VIGAN : Je suis très rock'n'roll.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Par exemple ?

DELPHINE DE VIGAN : Dans la vie sincèrement je suis assez rock'n'roll. Beaucoup plus qu'il y paraît.

JÉRÔME COLIN : Oui l'image que vous présentez est plus sage.

DELPHINE DE VIGAN : C'est ce qu'on me dit, enfin c'est plutôt la partie que mes amis connaissent. Mes intimes. Je me sens assez tranquille avec ça. Mais c'est bien de garder sa face un peu cachée aussi.

JÉRÔME COLIN : Sinon on ne peut plus surprendre les gens.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, ne pas tout montrer.

JÉRÔME COLIN : Il y a des choses que vous vous interdisez d'écrire ? Ou de montrer ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Par exemple ?

DELPHINE DE VIGAN : C'est difficile de vous dire. Il y a des sujets sur lesquels j'aimerais écrire mais c'est pour l'instant pas possible parce que je n'ai pas trouvé le bon moyen de le faire.

JÉRÔME COLIN : Lesquels par exemple ?

DELPHINE DE VIGAN : Je ne peux pas vous le dire.

JÉRÔME COLIN : Dites-moi, allez.

DELPHINE DE VIGAN : Non.

JÉRÔME COLIN : Delphine, enfin !

DELPHINE DE VIGAN : Non, je ne peux pas vous le dire.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

DELPHINE DE VIGAN : Il y a des choses que j'aimerais explorer par l'écriture, je n'ai pas encore trouvé le bon angle. De toute façon, même un livre comme... des livres comme « Des jours sans faim » ou « Rien ne s'oppose à la nuit » qui sont des livres effectivement avec une dimension autobiographique ou biographique, d'une part voilà ce sont des romans qui comportent une part de fiction, j'ai beaucoup parlé de ça au moment où les livres sont sortis, c'est-à-dire que oui bien sûr la mémoire fabrique de la fiction et l'écriture fabrique de la fiction, et quand bien même on voudrait lutter contre, ce qui a été le cas de « Rien ne s'oppose à la nuit », où j'ai tenté par tous les moyens possibles d'être au plus près de la vérité, ben ce n'est jamais que ma vérité, elle est évidemment partielle, partiale. Et même dans des romans comme ceux-là il y a une partie des choses que je n'ai pas voulu dire. Que j'ai censurées. Il y a des choses que je n'ai pas dites, que je ne peux pas écrire, pour différentes raisons. Qui tiennent d'ailleurs, et ça revient à ce qu'on disait tout à l'heure, à la volonté de ne pas blesser. Ce qui ne veut pas dire que « Rien ne s'oppose à la nuit » n'a blessé personne. Mais j'ai fait en fonction de ce que je pensais pouvoir dire, écrire.

« Nous avons eu l'occasion de changer le monde et avons préféré le télé-achat ».

JÉRÔME COLIN : Vous voyez le petit pot à côté de vous, il y a des bonbons. Il y a aussi des petites boules jaunes. Vous les voyez ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez en prendre une si vous voulez.

DELPHINE DE VIGAN : J'ai goûté les frites...

JÉRÔME COLIN : C'était bon ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui, ça fait du bien. Après une journée comme ça c'est un petit coup de sucre qui est plutôt le bienvenu. Oh j'adore cette phrase.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?

DELPHINE DE VIGAN : C'est une phrase de Stephen King que je trouve géniale, je l'ai notée, ça fait partie des phrases d'auteurs que j'ai notées, c'est super. Je ne suis pas sûre de pouvoir la commenter mais c'est une phrase où il parle de sa génération et il dit cette phrase, « Nous avons eu l'occasion de changer le monde et avons préféré le télé-achat ». C'est dur, c'est impitoyable. Aussi aujourd'hui ça fait partie des choses qui m'interrogent, sur lesquelles j'aimerais beaucoup écrire, cette société du divertissement, du spectacle, au détriment de quoi ? Ça me questionne beaucoup. Ça m'amène à dire à quel point Stephen King est un écrivain qu'il faut lire. Au-delà de l'auteur fantastique, the thrillers plus ou moins sanglants, d'histoires à suspens qu'on connaît, il y a toujours dans tous ses livres une dimension...

JÉRÔME COLIN : Sociétale.

DELPHINE DE VIGAN : Sociétale, parfois métaphysique, en tout cas vraiment il nous raconte quelque chose de nous, du monde, c'est vraiment très puissant. Je trouve qu'il est injustement considéré, Stephen King. Il est mondialement connu bien sûr et il vend beaucoup de livres, encore qu'en France j'ai l'impression quand même que pas mal de critiques le reconnaissent pour ce qu'il aime et aux Etats-Unis il a été souvent très abimé par la critique. Je pense que d'ailleurs il en a beaucoup souffert. Il a écrit là-dessus. Très mal considéré. Comme si le fait d'être un auteur à succès aussi populaire l'empêchait d'être un véritable écrivain.

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez déjà rencontré ?

DELPHINE DE VIGAN : Non. Jamais.

JÉRÔME COLIN : Jamais. Vous auriez pu en plus. Parce qu'il est venu à La Grande Librairie.

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous n'y êtes pas allée ?

DELPHINE DE VIGAN : Non je n'y suis pas allée. C'était la foire d'empoigne, tout le monde voulait y aller, j'ai laissé ma place.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Chapeau.

DELPHINE DE VIGAN : Et puis je n'aurais pas très bien su quoi lui dire. Même Laura Kasischke on m'a proposé plusieurs fois de la rencontrer et j'ai peur de ne pas savoir quoi dire.

« Parler de ses peines c'est déjà se consoler ».

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez prendre une autre petite boule si vous voulez. J'espère qu'on va encore tomber juste.

DELPHINE DE VIGAN : La première elle est super. « Parler de ses peines c'est déjà se consoler ». Celle-là je ne la connaissais pas. De Camus. Parler, oui peut-être. Parler de ses peines ça dépend à qui. Mais oui effectivement, parler, encore une fois, là aussi, nommer les choses, être capable de les dire c'est une manière de les élucider et parfois de les mettre un peu à distance, de les éloigner. Ça j'y crois beaucoup, au bienfait des mots et de la parole. Mais quand on applique ses questions, quand on s'interroge en tout cas par rapport à l'écriture, est-ce que l'écriture romanesque est thérapeutique, pour moi non. Ça n'a rien à voir parce que précisément parler c'est faire des confidences, c'est dire quelque chose à quelqu'un qui peut l'entendre, que ce soit quelqu'un d'extérieur ou quelqu'un de proche. C'est pouvoir dire des choses qu'on ne dit pas, dont on a honte, qui vont rester dans la confidence, d'un bureau de psy le cas échéant, dans l'oreille d'un ami ou d'une amie, ça va rester dans ce cadre-là. Ecrire c'est pour être lu, on écrit pour être lu par quelques dizaines ou quelques milliers de personnes, parfois centaines de milliers, et bien sûr que ça change la donne. Et puis dans l'écriture le principal travail, ce qui nous occupe au fond le plus ce n'est pas tant la confidence que le travail sur la langue. Et c'est tout autre chose.

JÉRÔME COLIN : Vous, vous avez l'impression qu'en écrivant des livres – il y en a combien maintenant des romans ? 8, 9 ?

DELPHINE DE VIGAN : 8.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui change ? Est-ce que plus vous travaillez, plus vous écrivez, plus vous trouvez quelque chose qu'on appelle un style ? Parce que c'est ça l'écrivain évidemment. Vous lisez une page d'Hemingway, à priori vous pouvez reconnaître une page d'Hemingway comme vous reconnaissez un riff de Led Zeppelin quoi. C'est la même chose avec Philippe Roth, c'est la même chose avec Houellebecq plutôt, Despentès, vous pouvez tout de suite...

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que ça c'est important ? Avoir sa langue, son rythme, et est-ce que ça se trouve facilement, est-ce que pour vous c'était quelque chose de naturel, qui est venu tout seul, ou c'est un travail qui s'affine de livre en livre et qui n'est absolument pas fini ?

DELPHINE DE VIGAN : Un peu les deux. C'est-à-dire qu'effectivement j'ai le sentiment d'avoir assez vite en tout cas exploré cette question de trouver mon propre rythme, ma propre musique. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle je n'aime pas lire de littérature française pendant que j'écris par peur d'être parasitée par la musique de quelqu'un d'autre, et en même temps oui bien sûr que ça s'affine. D'une part ça s'affine et ça se travaille, et à mesure qu'on écrit on progresse, on avance, et en même temps je crois aussi que chaque livre abrite sa propre musique. En tout cas d'un livre à l'autre pour moi elle n'est pas tout à fait la même, même si j'aime bien quand les lecteurs me disent je vous reconnais justement au premier paragraphe, il y a quelque chose qu'on reconnaît. Et pourtant parfois j'ai expérimenté des styles plus digressifs avec des phrases beaucoup plus longues, avec plus de ramifications... Dans un livre comme « Les loyautés » c'est au contraire un style dont je privilégie toujours la fluidité parce que pour moi c'est très important mais beaucoup plus ramassé, beaucoup plus resserré, avec une économie de moyens qui est vraiment très importante, où je vais au contraire ne pas mettre trois adjectifs mais chercher LE bon, avec une recherche quasi obsessionnelle du mot juste. D'un livre à l'autre l'élan, la démarche ne sont pas forcément les mêmes mais je crois malgré tout qu'il y a une petite voix j'espère qui reste d'un livre à l'autre.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

JÉRÔME COLIN : J'ai un ami éditeur, quelqu'un de tout à fait brillant, qui m'a dit un jour : un bon auteur oui c'est quelqu'un qui sait utiliser l'adjectif, qui a un rythme etc... Mais il me disait : un bon auteur c'est surtout celui qui choisit le verbe juste.

Est-ce que vous êtes d'accord avec ça ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui c'est intéressant.

JÉRÔME COLIN : Le verbe c'est évidemment ce qui donne l'action.

DELPHINE DE VIGAN : Oui. C'est très important. C'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Il me disait tu peux lire tous les auteurs que tu aimes, tu vas voir. J'ai fait l'exercice et c'est vrai que mes auteurs préférés ont une espèce de précision dans le verbe qu'ils choisissent qui est tout à fait folle. Je me suis dit ah mince alors.

DELPHINE DE VIGAN : Je vais regarder ça.

JÉRÔME COLIN : C'est intéressant. C'est quoi votre verbe préféré ?

DELPHINE DE VIGAN : C'est difficile. Un seul...

JÉRÔME COLIN : Celui des « Loyautés » ce serait protéger.

DELPHINE DE VIGAN : Protéger c'est vrai que c'est un très beau verbe.

JÉRÔME COLIN : Pas mal hein.

DELPHINE DE VIGAN : Oui. Bravo. Je le saurai, je le ressortirai si on me pose la question.

JÉRÔME COLIN : Je ne pense pas que quelqu'un vous posera une question aussi conne dans les trois semaines...

DELPHINE DE VIGAN : Ça peut arriver.

JÉRÔME COLIN : Protéger c'est un beau verbe.

DELPHINE DE VIGAN : Dites donc, ça secoue là.

JÉRÔME COLIN : Les pavés de Bruxelles Madame. On arrive tout doucement à la gare.

JÉRÔME COLIN : Vous aimez Paris ?

DELPHINE DE VIGAN : J'aime beaucoup Paris.

JÉRÔME COLIN : Vous ne faites pas partie de ces Parisiens qui détestent Paris.

DELPHINE DE VIGAN : Non. Parfois j'en ai marre, parfois j'ai envie de partir de Paris, j'aime bien sortir de Paris. Mais je dois dire que c'est une ville à laquelle je suis très attachée. Je n'ai pas toujours été parisienne. J'ai plutôt passé mon enfance en banlieue. A la campagne. Je suis devenue vraiment parisienne à l'âge de 17 ans. Quand je suis revenue après mon Bac faire mes études à Paris, avec justement cette découverte de Paris quand on entre dans l'âge adulte c'est génial en fait, de découvrir les quartiers, les cinémas d'art et d'essais. C'est des bons souvenirs.

« A coup sûr », une nana qui voulait devenir le meilleur coup de Paris.

JÉRÔME COLIN : Vous aviez fait un film.

DELPHINE DE VIGAN : Oui.

JÉRÔME COLIN : Qui s'appelait...

DELPHINE DE VIGAN : « A coup sûr ». Une comédie...

JÉRÔME COLIN : Sur une nana qui voulait devenir le meilleur coup de Paris.

DELPHINE DE VIGAN : Absolument. Une comédie sur le sexe. Eh bien c'était des producteurs qui étaient venus me voir, qui avait envie de produire une comédie qui parle de sexe d'un point de vue féminin. Alors ça peut vous paraître bizarre qu'ils me contactent moi. Ils avaient lu...

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ça peut paraître bizarre ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

DELPHINE DE VIGAN : Ce n'est pas spécialement les thèmes de mes livres les plus connus.

JÉRÔME COLIN : Non.

DELPHINE DE VIGAN : Mais ils avaient lu « Les jolis garçons » justement qui pouvait laisser à penser d'une part que je pouvais être drôle, en tout cas le livre faisait souvent sourire, et d'autre part que cette question de la sexualité ne m'effrayait pas. Donc sur le moment j'étais en train d'écrire « Rien ne s'oppose à la nuit » quand ils m'ont contactée la première fois, je leur ai dit ben écoutez, là...

JÉRÔME COLIN : Je ne suis pas dans ça du tout.

DELPHINE DE VIGAN : Oui, pas dans un truc de cet ordre-là, mais bon pourquoi pas, j'y réfléchirai et c'est vrai que les écrivains sont beaucoup sollicités par le cinéma, par les producteurs... C'est resté dans un coin de ma tête et puis un jour je ne sais pas pourquoi m'est venue cette idée saugrenue, je me faisais cette remarque que la performance, cette injonction à la performance qu'on vit dans notre société est très forte et qu'elle concerne tous les domaines. Et que donc même au lit il faut être performant.

JÉRÔME COLIN : C'est énorme.

DELPHINE DE VIGAN : Homme ou femme. Et que du coup le corollaire de ça c'était presque des modes d'emploi pour être bon. Au même titre qu'on apprend à être bon en gymnastique. Et cette idée m'a amusée. Je me suis dit ben tiens ce serait assez drôle d'imaginer un personnage d'une jeune femme, assez scolaire, qui a plutôt l'habitude de réussir, d'être sur les bons rails, de faire tout bien comme il faut, qui se verrait remise en question par un amant, à tort ou à raison d'ailleurs, on ne le sait pas, et qui se met en tête d'apprendre à devenir un bon coup. Voilà, sous couvert de parler de sexe et un peu aussi un portrait d'une...

JÉRÔME COLIN : Société de la performance.

DELPHINE DE VIGAN : Voilà. Bon, le film n'est pas une réussite totale. J'ai vu pire, j'en ai vu des plus mauvais, mais bon il n'a pas marqué l'histoire du cinéma français. Mon amoureux parfois me dit tu verras, peut-être que dans 10 ans il sera totalement culte.

JÉRÔME COLIN : Voilà un amoureux optimiste.

DELPHINE DE VIGAN : Pour l'instant c'est pas le cas. Oui il est très optimiste.

JÉRÔME COLIN : Ça fait du bien de se frotter, quand on a des succès comme les vôtres, qui sont des succès, vous le disiez au début, plutôt anormaux...

DELPHINE DE VIGAN : Exceptionnels.

JÉRÔME COLIN : Exceptionnels, oui. Ça fait du bien de temps en temps de se frotter à ce qui peut éventuellement ressembler à l'échec ?

DELPHINE DE VIGAN : Oui bien sûr.

JÉRÔME COLIN : C'est important ? Ou il n'y a pas de vertu de l'échec un point c'est tout.

DELPHINE DE VIGAN : Je ne sais pas s'il y a une vertu de l'échec. En même temps l'échec je l'ai rencontré dans ma vie évidemment, à plusieurs reprises, je n'ai pas attendu de faire un film pour rencontrer l'échec. Mais je ne sais pas ce qu'on apprend. Je savais déjà qu'on peut échouer, on peut réussir et échouer. Ce n'est pas un scoop.

JÉRÔME COLIN : Ce n'était pas un apprentissage. Mais est-ce que c'est une bonne piqure de rappel ?

DELPHINE DE VIGAN : Sincèrement je ne suis pas sûre que j'avais vraiment besoin de ça. Et ça n'a pas été non plus spécialement douloureux. Ce n'est jamais très agréable évidemment. C'est toujours un peu triste de se rendre compte, au-delà d'ailleurs des critiques qui globalement, pas toutes, mais quand même majoritairement ont été assez cuisantes, en tout cas très négatives, de se rendre compte qu'on n'est pas compris. Ou alors que quelque chose qui vous fait rire ne fait pas rire les autres. En fait ce que j'ai fini par comprendre c'est qu'au fond pour des gens qui me connaissent bien, mes amis, les gens qui m'entourent, le film était lisible, compréhensible, parce qu'ils voient d'où ça part. Ils connaissent cette espèce de fantaisie un peu barrée qui est la mienne, qui n'est pas forcément si évidente, au premier abord je l'admets tout à fait. Du coup ils n'avaient pas la même lecture du film parce qu'ils savent que ça, ça fait partie de moi fondamentalement. Y compris cet amour et cet humour un peu foutraque. Et pour des gens plus extérieurs, que ce soit les critiques ou le public, qui n'avaient pas cette clé pour



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux

décrypter les choses, je pense, c'est peut-être mon analyse à posteriori, que ça a été interprété simplement comme une démarche commerciale, la volonté d'exploiter le succès, d'en profiter, alors que pour moi c'est tout à fait autre chose que ça. C'est un autre prisme pour voir le film. Et ça joue. Le prisme à travers lequel on lit un livre, on regarde un film, si on a envie d'être plutôt indulgent parce qu'on sait qu'il y a quelque chose de sincère dans la démarche. On se dit oui elle s'est plantée mais elle essaie de nous raconter quelque chose. Là si on se dit elle s'est plantée mais elle voulait faire du fric, ce n'est pas du tout la même analyse.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

JÉRÔME COLIN : Je vous remercie.

DELPHINE DE VIGAN : Merci à vous.

JÉRÔME COLIN : Passez une bonne fin de journée. Et au revoir.

DELPHINE DE VIGAN : Au revoir. Bonne continuation.

JÉRÔME COLIN : A vous aussi.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Delphine de Vigan sur La Deux